



ELOISA JAMES

La plus dépravée de la famille

LES WILDE

**J'AI
LU**
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Eloisa James

Diplômée de Harvard, d'Oxford et de Yale, spécialiste de Shakespeare, elle est professeure à l'université de New York et auteure de romances historiques traduites dans le monde entier. Elle a été récompensée par de nombreux prix.

La plus délurée
de la famille

Aux Éditions J'ai lu

LES WILDE

- 1 – La coqueluche
de ces dames
N° 12504
- 2 – Le retour du guerrier
N° 12703
- 3 – Le parti idéal
N° 12950

LES SŒURS ESSEX

- 1 – Le destin
des quatre sœurs
N° 8315
- 2 – Embrasse-moi, Annabelle
N° 8452
- 3 – Le duc apprivoisé
N° 8675
- 4 – Le plaisir apprivoisé
N° 8786

LES PLAISIRS

- 1 – Passion d'une nuit d'été
N° 6211
- 2 – Le frisson de minuit
N° 6452
- 3 – Plaisirs interdits
N° 6535

IL ÉTAIT UNE FOIS

- 1 – Au douzième coup
de minuit
N° 10163
- 2 – La belle et la bête
N° 10166
- 3 – La princesse au petit pois
N° 10510
- 4 – Une si vilaine duchesse
N° 10602
- 5 – La jeune fille à la tour
N° 10786

LES DUCHESSES

- 1 – La débutante
N° 11065
- 2 – Le couple idéal
N° 11159
- 3 – Lady Harriet
N° 11172
- 4 – Lady Isidore
N° 11184
- 5 – Jemma de Beaumont
N° 11288
- 6 – Le duc de Villiers
N° 11297
- 7 – Trois semaines
avec lady X
N° 11190
- 8 – Quatre nuits avec le duc
N° 11481
- 9 – Ma duchesse américaine
N° 11753

Trois mariages
et cinq prétendants
N° 10918

Quatre filles et un château
N° 11587

Sept minutes au paradis
N° 11992

Sentiments et convenances
N° 12223

ELOISA
JAMES

LES WILDE - 4

La plus délurée
de la famille

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Maud Godoc*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
SAY NO TO THE DUKE

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers

© Eloisa James, Inc., 2019

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2020

1

*« Eton pour jeunes filles »,
pensionnat de Mlle Stevenson,
Queen Square, Londres, 4 septembre 1776*

Aux alentours de son quatorzième anniversaire, lady Boadicea Wilde avait formulé le vœu de se trouver une meilleure amie à chaque apparition de l'étoile Polaire. À cet effet, elle s'était créé une pierre porte-bonheur en la plongeant dans du lait au clair de lune. Le résultat n'étant guère concluant, elle avait décidé que les fées préféreraient peut-être les boissons d'adulte ; elle s'était donc faufilée en cachette dans le bureau de son père et avait trempé la pierre dans une carafe de whisky. Pour faire bonne mesure, elle avait couché son souhait par écrit et voulu brûler le papier dans la cheminée de la chambre des filles afin qu'il monte jusqu'au ciel.

Malheureusement, elle avait oublié d'ouvrir la trappe du conduit et la fumée avait envahi la pièce. En guise de punition, elle avait été consignée dans son lit d'où elle avait dû regarder sa cadette Joan et sa demi-sœur Viola se murmurer des secrets à l'oreille, pelotonnées sur le sofa, avec une complicité horripilante.

Tout était la faute de son père.

Les filles de duc, en particulier celles qui vivaient dans d'immenses châteaux, n'avaient aucune chance de se faire des amies. Elles étaient cloîtrées à la campagne, telles des violettes de serre, en attendant le moment d'être exhibées aux yeux du monde et promptement casées.

Sa belle-mère, la troisième duchesse, n'avait pas non plus de meilleure amie, la pauvre. Juste le duc, son époux. Apparemment, ils s'entendaient à merveille. Rien que d'y penser, elle en frémissait. Seule une fille entourée d'une horde de frères, comme elle, pouvait compatir.

Amie avec un *garçon*.

Jamais.

Les garçons sentaient le fauve et braillaient. Ils n'avaient aucun scrupule à verser de l'eau sur la tête d'une fille, lui tirer les cheveux ou lâcher des vents malodorants en sa présence.

Comment un garçon pourrait-il comprendre sa conception de la vie ? Elle rêvait d'une âme sœur, une fille de son âge qui, comme elle, crierait à l'injustice parce qu'on l'obligeait à monter en amazone ou lui interdisait de tirer à l'arc lorsqu'elle était à cheval.

Quelques années plus tôt, lorsque ses frères Alaric et Parth avaient annoncé leur intention de visiter la Chine, les yeux de leur père s'étaient illuminés, et ils avaient discuté trois-mâts, goélettes et montagnes de feuilles de thé durant tout un repas. Certes, le duc avait interdit ce voyage aux garçons, qu'il trouvait encore trop jeunes, pourtant il avait bien ri en découvrant qu'ils avaient bravé son interdiction et pris la mer quand même.

Et si ç'avait été *elle* qui était ainsi partie à l'aventure ? L'hypothèse était tout bonnement inconcevable.

Si seulement son talisman avait fonctionné... Elle vivrait dans un monde merveilleux où les filles

seraient autorisées à porter des pantalons et à voyager où bon leur semblait.

Allongée sur son lit après la fête pour son quatorzième anniversaire – à laquelle avaient assisté ses cinq frères en l'absence de Joan et de Viola clouées au lit avec la varicelle –, Betsy réalisa que, si elle voulait une amie, elle n'avait d'autre choix que de s'en remettre à elle-même. Si elle avait réitéré son vœu une dernière fois avant de souffler les bougies sur son gâteau, elle n'avait plus la foi.

La magie s'étant révélée inefficace, voire saugrenue, le temps était venu d'élaborer une stratégie plus sérieuse. Il y avait plus d'une façon d'écorcher une chèvre, avait coutume de dire le cocher de la famille.

Après trois mois de cajoleries, supplications et colères tempétueuses parfois, Betsy parvint à ses fins et fut conduite avec Joan et Viola au pensionnat le plus réputé d'Angleterre, un établissement dirigé par Mlle Stevenson qui s'enorgueillissait d'être la fille d'un vicomte.

Tandis qu'elles pénétraient dans l'imposant bâtiment, Betsy s'efforça d'adopter une attitude digne d'une jeune fille bien née. Elle peinait toutefois à réprimer un sourire émerveillé. Quand une domestique se présenta pour l'accompagner jusqu'à l'aile des grandes, elle se hâta de serrer son père et sa belle-mère dans ses bras, puis franchit la porte d'un pas guilleret, les laissant essuyer les larmes de Viola. D'une nature timide, celle-ci redoutait de vivre loin de la maison.

Quand Betsy entendit des rires derrière une porte close, son cœur enfla d'une joie indicible. Elle avait trouvé sa place. Enfin !

— Vous partagerez un salon avec lady Octavia Taymor et Mlle Clémentine Clarke, lui apprit la domestique chargée de l'escorter. Chacune aura sa chambre,

bien sûr, et votre bonne personnelle s'occupera de vous matin et soir. Vous pourrez faire connaissance avec lady Octavia et Mlle Clarke à l'heure du thé dans votre salon commun.

Le cœur de Betsy battait si vite qu'elle en avait presque le vertige. Clémentine était un prénom charmant, et Octavius n'avait-il pas été général d'armée ? Octavia portait un prénom guerrier, tout comme elle !

Le salon était une version réduite de ceux de Lindow Castle. Un tapis de soie et des tentures en velours rose le réchauffaient. Devant la cheminée, une table était dressée avec un service à thé en argent.

Deux jeunes filles se levèrent et vinrent à la rencontre de Betsy : une blonde avec des anglaises impeccables et une petite bouche pincée qui évoquait un bouton de rose et une brune au visage fin et aux sourcils délicats.

— Vous avez un joli prénom, dit Betsy en guise d'entrée en matière à la blonde Clémentine après le départ de la domestique.

— J'aimerais pouvoir en dire autant du vôtre, répliqua celle-ci en s'asseyant avec un petit sourire, comme s'il s'agissait d'une simple boutade.

Betsy cilla, surprise par la rudesse de l'accueil.

— Boadicea est à coup sûr un prénom peu usité, s'empressa-t-elle de dire. Je préfère Betsy.

Clémentine plissa le nez.

— Nous avons une servante qui s'appelait Betsy. mère l'a rebaptisée Perkins.

Betsy ne sut que répondre.

— Je vous en prie, asseyez-vous, lady Betsy, intervint Octavia en désignant une chaise.

Betsy s'exécuta.

— Vous fréquentez ce pensionnat depuis longtemps, lady Octavia ? s'enquit-elle.

— Clémentine et moi sommes ici depuis...

— J'ai bon espoir que mère vienne me chercher dans la semaine, l'interrompt cette dernière.

— Je vois, murmura Betsy, s'efforçant de prendre un ton cordial.

L'appréhension soudaine qui lui nouait le ventre était ridicule. Ce n'était pas ainsi qu'elle avait imaginé sa première rencontre avec de futures amies, certes, mais Clémentine n'était qu'une pensionnaire parmi tant d'autres.

— Vraiment ? riposta la jeune fille.

— Êtes-vous douée en mathématiques ? demanda Octavia, qui tentait de son mieux d'engager la conversation.

— Non, pas du tout, avoua Betsy. Je suis navrée d'apprendre votre départ, mademoiselle Clarke. Ce salon est-il trop exigü pour trois ?

Clémentine se contenta de ricaner en guise de réponse.

— Dans cet établissement, la nourriture est excellente, assura Octavia, de plus en plus mal à l'aise.

— Ma mère traversera le pays pour venir me chercher dès qu'elle apprendra votre arrivée, déclara Clémentine, ignorant Octavia. Je lui ai envoyé un messenger ce matin même.

Betsy avait la détestable impression de s'être égarée dans un cauchemar éveillé. Elle inspira un grand coup.

— Puis-je savoir pour quelle raison vous montrez aussi impolie, mademoiselle Clarke ?

Les lèvres de Clémentine se pincèrent encore un peu plus.

— Disons qu'en vous inscrivant dans un établissement aussi prestigieux, Sa Grâce le duc aurait dû songer au désagrément qu'implique, pour des jeunes filles de qualité, la proximité avec quelqu'un qui...

— Qui ? insista Betsy.

— Qui a forcément hérité des penchants de sa mère, termina Clémentine, dont les petits yeux lui-
saient telles des myrtilles en gelée.

Horriifiée, Betsy la dévisagea sans mot dire. Évidemment, cette fille savait que la deuxième duchesse de Lindow – sa mère – avait fui avec un comte prussien alors qu'elle-même n'était encore qu'une enfant. Jamais, cependant, personne n'avait parlé de sa mère en des termes aussi dégradants – ni insinué qu'elle avait pu lui transmettre un quelconque penchant pour la débauche.

— Clémentine ! s'indigna Octavia. Quel manque d'éducation !

L'intéressée pivota vers elle.

— Je me contente de répéter ce que la science a prouvé, Octavia. Les singularités marquantes d'une personne sont toujours héréditaires – comme pour les chevaux de course. On pourrait parler de destinée, mais en réalité il s'agit bel et bien de science.

— Je n'en crois pas un mot, protesta Octavia avec vigueur.

Fasciné par l'élevage des chevaux, le frère de Betsy, North, dissertait presque tous les soirs sur les locataires des écuries ducales et leurs divers tempéraments. Betsy savait donc que l'hérédité jouait un grand rôle dans le caractère d'une personne.

Elle était pétrifiée, comme si un gouffre venait de s'ouvrir sous ses pieds, révélant une réalité effroyable dont elle ignorait tout. Sa tante Knowe n'avait jamais laissé les enfants de la deuxième duchesse s'aigrir à cause de l'absence de leur mère.

— Votre mère n'était pas faite pour une union avec votre père, voilà tout, leur répétait-elle souvent. C'est une chance qu'elle s'en soit rendu compte car cela a permis au duc de rencontrer Ophelia.

À en croire la tradition familiale, l'encre du décret de divorce n'était pas sèche que tante Knowe avait ordonné à son frère d'aller à Londres se chercher une troisième duchesse. Comme Betsy éprouvait une profonde affection pour son cher père, son adorable belle-mère et même ses agaçants demi-frères, elle ne s'était jamais souciée de la situation.

Il semblait toutefois que d'autres – la haute société tout entière, à écouter la détestable Clémentine – y accordaient la plus grande importance.

— Ce n'est pas une raison pour vous montrer grossière, fit remarquer Octavia.

— C'est l'avis général, se défendit Clémentine qui toisa Betsy, le nez froncé avec dégoût, comme si elle était un morceau de mouton avarié.

— Êtes-vous en train de me dire que toutes les pensionnaires de cette école risquent de me considérer comme une dévergondée à cause de l'infidélité de ma mère ? demanda Betsy, soucieuse de lever toute ambiguïté.

Les joues d'Octavia avaient viré au rouge.

— Risquent ? répéta Clémentine. C'est déjà le cas de toutes les personnes importantes.

Betsy s'efforça d'ignorer la colère qui commençait à monter en elle. Son père était une personne importante, pourtant, il ne semblait pas le savoir, sinon, il ne l'aurait jamais abandonnée dans ce nid de vipères.

Elle faillit bondir de son siège et courir vers la porte. Peut-être que la voiture ducale attendait encore devant l'entrée. Au pire, Mlle Stevenson enverrait un valet à leur hôtel particulier et on viendrait les rechercher, ses sœurs et elle.

— Il est de notoriété publique que la deuxième duchesse n'a jamais été, comment dire... une blanche colombe, continua Clémentine. Votre mère a donné un fils au duc – quoique, d'après la mienne, on soit

en droit de mettre en doute cette paternité – et elle bati-foyait déjà avec le Prussien bien avant votre naissance.

— Mon frère Leo n'est pas illégitime ! s'écria Betsy, la voix tremblante d'incrédulité et d'horreur. Et moi non plus !

Mère adultère ou pas, Betsy descendait d'une longue lignée de ducs et devait son prénom à une célèbre reine guerrière. Jusqu'à présent, elle avait encaissé les coups avec stoïcisme, mais cette fois, l'odieuse Clémentine avait dépassé les bornes.

Elle se leva.

— Quel esprit étriqué vous avez ! enchaîna-t-elle, maîtrisant son humeur comme tante Knowe le lui avait appris. Il est hors de question que je partage ce salon avec un être aussi mesquin et méprisable que vous.

Clémentine éclata d'un rire goguenard.

— Estimez-vous déjà heureuse de ne pas dormir au grenier ! Vous n'êtes qu'une bâtarde qui aura de la chance si elle met le grappin sur un simple propriétaire terrien. Il faudrait un miracle pour que vous attiriez l'attention d'un noble.

Attrapant un verre d'eau sur le plateau, Betsy lui lança le contenu au visage.

— Je suis la fille d'un duc, rétorqua-t-elle, ravie de voir les anglaises poudrées de l'impudente s'ava-chir sur ses épaules tel un paquet d'algues jaunâtres. Clarke, dites-vous ? Ce nom-là ne m'évoque rien.

Affichant un petit sourire narquois, elle décocha pour la première fois de sa vie une pique perfide en toute connaissance de cause.

— Nous avons un palefrenier qui s'appelle ainsi. Peut-être avez-vous des origines communes. Comme c'est amusant, je lui en parlerai.

Clémentine éclata en sanglots et quitta la pièce en courant.

— Vous comptez me jeter de l'eau à la figure, à moi aussi ? s'enquit Octavia avec de grands yeux de biche effarouchée.

— Une seule critique à propos de ma mère et c'est le pichet que je vous viderai sur la tête, menaça Betsy. Au milieu de la nuit. Je suis entraînée à l'art de la guerre.

— Je ne dirai pas un mot, s'empressa de la rassurer Octavia. Je déteste l'eau froide. Pardonnez la grossièreté de Clémentine, continua la jeune fille en se tordant les doigts. Elle a un caractère exécrationnel et une très haute opinion d'elle-même. Mlle Stevenson a dû la menacer de renvoi pour qu'elle consente à partager ce salon avec moi. J'aime bien votre prénom.

— Boadicea était une reine guerrière, précisa Betsy, encore ébranlée.

— Tant mieux si vous savez vous défendre, déclara Octavia. Les autres filles ne sont pas toujours tendres. Betsy s'assit.

— Nous sommes censées apprendre l'histoire et tout un tas d'autres matières, expliqua Octavia, or, en réalité, il n'est question que de mariage. Parfois, le seul et unique sujet de conversation au dîner tourne autour du nombre de demandes qu'une débutante digne de ce nom doit être capable d'engranger. Les parents de Clémentine possèdent trois maisons, mais dans la course au mari, c'est un patrimoine largement insuffisant.

— Elle craint de ne pas avoir de soupirants.

Octavia confirma.

Le malaise qui nouait le ventre de Betsy céda la place à la colère.

— Si toutes ces pestes prétentieuses s'imaginent que je n'en aurai pas, j'entends bien leur prouver le contraire, lâcha-t-elle avec force. J'engrangerai plus

de demandes en mariage que n'importe laquelle d'entre elles !

— Je n'en doute pas, dit Octavia avec une pointe d'admiration.

Selon le précepteur expert en histoire militaire engagé par le duc pour transmettre son savoir à tous ses enfants, filles comprises, Boadicea avait bien failli remporter la victoire dans sa rébellion contre les envahisseurs romains.

Trois ans plus tard, en juin 1780, quand vint le moment pour Betsy de faire ses débuts dans le monde, elle s'apprêtait à connaître un triomphe au-delà de toute espérance.

Veni, vidi, vici, pour citer César, un autre guerrier célèbre.

En octobre, Betsy avait reçu – et décliné – des demandes à foison, avec ou sans chaperon, dans le bureau de son père, dans un belvédère et même dans une alcôve de la cathédrale de Westminster.

Elle avait éconduit quatre paires du royaume et quatorze gentlemen sans titres – les titres étaient rares dans l'aristocratie anglaise, ou bien les critères d'attribution plus indulgents dans la petite noblesse.

S'il manquait encore la plus grosse prise – un futur duc – à son tableau de chasse, son petit doigt lui soufflait que ce manque serait bientôt comblé.

Elle participait au bal costumé donné à Lindow Castle pour le mariage de son frère North, quand sa tante Knowe se matérialisa à ses côtés.

— Betsy, ma nièce préférée ! Aurais-tu l'amabilité d'accompagner lord Greywick dans la salle de billard pour lui montrer la nouvelle table qui vient d'arriver de Paris ?

Betsy leva les yeux et croisa le regard du grand et beau vicomte de Greywick, futur duc d'Eversley.

Ne s'était-elle pas juré que la victoire serait totale ?

Les batailles n'étaient gagnées qu'une fois le plus gros poisson pris dans les filets.

Elle le gratifia de son plus charmant sourire.

2

*Château de Lindow, bal costumé
en l'honneur du mariage de lord Roland
Northbridge Wilde avec Mlle Diana Belgrave,
31 octobre 1780*

Un seul gentleman avait trouvé son chemin jusqu'à la salle de billard ; les autres invités étaient trop occupés à faire étalage de leurs charmes ou de leurs flamboyants costumes pour aller se cloîtrer dans une pièce à l'écart, meublée en tout et pour tout d'une table de jeu en noyer et de quelques fauteuils.

Le château était si vaste que la musique ne parvenait pas jusqu'au refuge que s'était trouvé lord Jeremy Roden, ancien officier d'artillerie de Sa Majesté. Affalé dans un fauteuil, les jambes étendues devant lui, il tenait un verre de whisky dans une main. De l'autre, il redressa son auréole d'un geste agacé. L'armature en fil de fer était censée supporter un petit cercle orné de paillettes et de brillants. Dans son cas, elle ne remplissait pas son office et le maudit machin pendouillait sur le côté, telle la virilité d'un marin au long cours mise à mal par le scorbut.

Lady Knowe avait décrété que tous les invités non costumés – dont la plupart de ses propres

neveux – devraient porter une auréole ou en subiraient les conséquences. Au milieu de la foule d’anges bruyants que cette décision avait produite, aucun œil curieux n’avait remarqué que la sienne était fixée au bandage qui lui ceignait la tête.

Dieu merci !

Il n’avait nulle envie d’expliquer que ledit bandage dissimulait une blessure par balle presque guérie – tirée par une femme à la santé mentale défaillante. La malheureuse avait du reste réintégré sa maison de santé et la plaie était pour ainsi dire cicatrisée.

Au fil des heures, le pansement s’était distendu et peinait désormais à maintenir son auréole en place : danser était devenu une corvée non seulement pénible, mais humiliante avec ce couvre-chef pitoyable qui s’agitait mollement près de son oreille.

Jeremy avala une nouvelle gorgée de whisky, laissant libre cours à ses habituelles idées noires. Sa pauvre âme méritait-elle cet accessoire sacré de toute façon ? Il en doutait fort. Et il n’était pas le seul au bal de ce soir à ne pas être en droit de le revendiquer. Beauté, intelligence, charisme, si les hommes de la famille Wilde étaient exceptionnellement gâtés par la nature, ils n’étaient pas des anges pour autant.

Pas plus que lui.

Il chassa la culpabilité qui était devenue sa compagne quotidienne et sonnait creux à l’endroit jadis occupé par son cœur. Le whisky lui brûlait la gorge, mais il avait l’esprit clair, hélas, et ses doigts ne tremblaient pas.

Même si l’alcool avait cessé de faire son œuvre depuis longtemps, il se révélait néanmoins un excellent rempart contre les mondanités. Il porta son verre à ses lèvres et savoura la brûlure des dernières gouttes sur sa langue. Peut-être devrait-il essayer...

La porte s’ouvrit soudain.

— Après vous, milady.

Jeremy recula davantage son fauteuil dans le recoin sombre où il se trouvait. Personne ne viendrait jouer au billard à cette heure. Tout laissait à penser qu'il se retrouverait bientôt aux premières loges pour une partie de jambes en l'air sur la précieuse table du duc. Et qui était-il pour refuser d'assister au spectacle ?

Jeremy tendait la main vers la bouteille quand la dame se manifesta.

— Mes jupes sont prises dans le gond. Auriez-vous l'amabilité de me libérer, milord ?

Jeremy se cala contre le dossier, les sourcils froncés.
Lady Boadicea Wilde.

La plus indomptable des indomptables Wilde, la fille aînée du duc – qui, allez savoir pourquoi, exigeait d'être appelée Betsy.

Un prénom ridicule pour une jeune fille capable de faire sauter le bouchon d'une bouteille d'un tir de mousquet sur un cheval au galop – à en croire ses frères, du moins.

Sur le seuil, un bruissement de soie indiquait que son compagnon faisait de son mieux pour la libérer. Elle avait dû oublier de négocier le passage en position latérale. Les paniers de ses robes étaient plus larges que la plupart des portes et ses perruques toujours vertigineuses dans les grandes occasions. Celle qu'elle arborait ce soir était surmontée d'une auréole, avec pour résultat qu'elle était plus grande que bien des hommes.

Selon Jeremy, c'était intentionnel. Elle aimait dominer ses ineptes prétendants.

Betsy était la seule Wilde qu'il ne supportait pas.

Hélas, comme elle présentait une obsession malsaine pour le billard et que lui-même avait pour ainsi dire élu domicile dans cette pièce qu'il considérait

comme son refuge, il l'avait beaucoup trop vue depuis deux mois qu'il séjournait à Lindow Castle.

Quelle imprudence de s'éloigner à ce point de la salle de bal en compagnie d'un homme. Cela dit, pourquoi s'en étonner. Elle n'était pas différente des autres Wilde : d'une arrogance sans bornes, doublée d'un naturel confondant, comme s'il était tout à fait normal que les simples mortels s'inclinent devant leur prestigieuse condition.

Il était prêt à parier sa fortune qu'aucun chaperon ne les accompagnait.

Elle ne comprenait pas comment fonctionnaient les hommes quand il s'agissait des femmes. Le « gentleman » avec qui elle se trouvait pouvait avoir de mauvaises intentions. Compromettre sa réputation.

Ou pire.

Son sang ne fit qu'un tour. Cet éclat de colère chassa ses sombres ruminations. Ce n'était pas la première fois que Betsy lui inspirait cette réaction. Elle avait tellement le don de l'irriter par sa simple présence qu'il en oubliait les malheurs de sa garnison.

L'aîné des Wilde, North, étant son ami le plus proche, s'il le fallait, il défendrait la jeune femme et sa réputation en son nom.

Il serra le poing et regarda le tissu de sa manche se tendre sur le muscle saillant de son avant-bras. Le remède de North contre son mal-être – un terme bien distingué pour décrire sa pathétique existence – consistait à le forcer à monter à cheval tous les jours. Quelle que soit la quantité d'alcool qu'il avait ingurgitée la veille, North le flanquait sur la selle d'un coursier indocile. Résultat : deux fois plus de muscles que trois ans auparavant, quand il avait encore fière allure dans son uniforme d'officier.

— Je crois que c'est bon. Oh, merci mille fois ! s'exclama Betsy.

« Quel enthousiasme », nota Jeremy. Elle ne déployait jamais un tel charme avec lui. D'un accord tacite, ils avaient établi peu après leur rencontre qu'ils étaient comme l'huile et l'eau, et qu'elle ne lui arracherait jamais aucune demande en mariage, si éclatant que soit son sourire.

Betsy murmura quelques mots et l'idée traversa l'esprit de Jeremy qu'elle avait peut-être prévu un rendez-vous galant. Peut-être avait-elle un amant, arrivé de Londres avec la foule des invités.

Il crispa les mâchoires.

Pas question que Boadicea Wilde jette sa vertu aux orties en sa présence.

— Vos jupes sont dégagées, lady Boadicea.

Quelle que soit l'identité de l'homme – et sa voix lui semblait vaguement familière –, il n'était pas son amant. S'il était intime avec elle, il saurait qu'elle détestait ce prénom.

Une seconde !

Cette voix qui lui semblait vaguement familière, il venait de la reconnaître. C'était celle d'un de ses camarades de pensionnat, dans une autre vie.

Betsy entra dans la pièce. Elle semblait rayonner de tout son être sous la suspension qui éclairait la table de billard.

Comme tous les Wilde, elle était d'une beauté renversante. Les belles filles ne manquaient pas, certes, mais la sensualité de Betsy était sans égal. Elle mordait dans la vie à pleines dents et cela se voyait.

L'autre jour, un de ses idiots de soupirants l'avait décrite comme prude et collet monté. Jeremy avait failli s'esclaffer.

Ils ne devinaient donc pas quel tempérament elle avait ? Le feu sous la glace.

Elle monta l'intensité de la lampe à huile jusqu'à ce qu'elle illumine le tapis de feutre vert ceint de

bois rutilant. Puis elle se retourna et s'adossa contre la table.

Un sourire espiègle aux lèvres, elle désigna le précieux meuble.

— Vous avez sous les yeux le nouveau billard de mon père, récemment arrivé de Paris. Il est en noyer, orné de huit écussons en bronze aux armoiries des Lindow. Ma belle-mère a réprimandé mon père pour cette débauche d'ornementations, hélas, il a un faible pour la décoration voyante.

Le gentleman rit et s'avança dans la lumière.

— Cette table est d'une exquise beauté, quoique pas autant que la femme qui m'en fait l'article.

Jeremy leva les yeux au ciel en retenant un soupir. Son ancien camarade de classe devrait avoir honte de ce piètre compliment.

Sans doute du même avis, Betsy l'ignora.

— J'adorais notre ancienne table, celle-ci convient toutefois mieux à un château.

— Vous jouez au billard, vous aussi ?

Il paraissait plus surpris que critique. « Un point pour lui », songea Jeremy.

— Depuis toujours, répondit Betsy. Mes frères ont passé beaucoup de temps ici. J'avais l'habitude de suivre les parties debout sur une caisse. La table m'évoquait un océan vert.

— J'ai parlé à votre père, lady Boadicea. Il m'a accordé sa permission de vous demander votre main, un grand honneur pour moi.

« Fantastique, une demande en mariage », se dit Jeremy. Et il était aux premières loges. Il prendrait plaisir à taquiner Betsy pendant des semaines.

Le prétendant ne s'agenouilla pas.

Jamais Thaddeus Erskine Shaw, vicomte de Greywick – et futur duc de Machin-Chose –, ne s'abaisserait à cela.

Un pincement au cœur prit Jeremy au dépourvu. Il se renfrogna. Par pitié, non ! Quelle que soit cette émotion qu'il ressentait, il ne l'aimait pas. Et ne l'accepterait pas.

Sa Grâce, Betsy, duchesse de Machin-Chose.

Un titre qui sonnait bien.

— Lord Greywick, tout l'honneur est pour moi, répondit Betsy en posant sa main gantée dans la sienne.

— Voilà qui ressemble fort au préambule d'un refus, fit remarquer le vicomte, montrant là un sens de l'observation plus aiguisé que la plupart de ses soupirants qui d'ordinaire avaient l'air stupéfaits, comme s'ils n'avaient jamais envisagé qu'elle puisse dire non.

Éblouis par sa beauté, sa dot et ses manières exquises, ils n'en gardaient pas moins dans un recoin de leur cerveau l'histoire scandaleuse de sa mère et sa possible illégitimité. En lui demandant sa main, ils se considéraient comme larges d'esprit, voire progressistes. À leurs yeux, elle devait se juger chanceuse.

Quand elle les éconduisait, ils en restaient incrédules.

Elle fit une pause, le temps de réfléchir à sa décision. Le vicomte Greywick était grand, très séduisant, avec des yeux noisette et des pommettes aristocratiques.

Son père l'appréciait.

Ses frères aussi.

Et à l'évidence, tante Knowe lui faisait confiance. À vrai dire, puisqu'elle les envoyait dans la salle de billard sans chaperon, elle devait même avoir des idées de mariage en tête.

Approbation familiale mise à part, le vicomte n'avait nul besoin de l'épouser pour sa dot ou son rang.

C'était donc parce qu'elle lui plaisait. Si son attitude ne laissait pas transparaître de désir à proprement parler, son regard était chaleureux et appréciateur.

Betsy força son enthousiasme, en vain.

— C'est le cas, en effet, répondit-elle, retirant sa main. Je suis au regret de vous dire non.

— Pourquoi ?

Pourquoi, en effet. Personne n'émettait de critique au sujet du vicomte de Greywick. C'était, de loin, le célibataire le plus convoité de Londres. Si inaccessible qu'il ne lui serait même pas venu à l'idée d'essayer de le séduire. Et pourtant, il était là.

Que dire ?

Vous êtes un modèle de perfection et j'ai un faible pour les mauvais garçons ?

Ou, pire : *J'ai une vie déjà si ennuyeuse en ce moment.*

— Nous ne nous connaissons pas, répondit-elle, consciente, à l'instant où les mots franchissaient ses lèvres, que l'argument était bien faible.

L'idiote ! Elle venait de lui offrir sur un plateau l'occasion de lui parler de sa personne ou, pire, de suggérer qu'ils passent du temps ensemble.

— Ai-je un rival ? voulut savoir le vicomte. Sinon, avec votre permission, je souhaiterais tenter de vous faire changer d'avis.

Pour l'heure, les invités sauraient qu'elle s'était éclipsée en compagnie d'un futur duc. Lord Greywick était la droiture incarnée. Jamais il ne s'isolerait avec une jeune fille sans avoir eu au préalable la permission de lui demander sa main.

Les gens s'étonneraient qu'elle l'ait éconduit, mais ne mettraient pas ce fait en doute.

Une bataille rondement menée. Affaire classée.

Comme sortie d'outre-tombe, une voix grave, un peu rocailleuse, lança :

— Pourquoi tant de manières ? Dites-lui donc oui. Betsy retint de justesse un juron qui en aurait choqué plus d'un, à commencer par le vicomte.

— Pour l'amour du ciel, j'aurais dû deviner que vous vous cacheriez ici ! s'exclama-t-elle en s'écartant de Greywick qui lui bloquait la vue.

La plaie de son existence l'observait avec sa nonchalance coutumière depuis le recoin où il semblait avoir élu domicile.

— Je ne me cache nullement, se récria Jeremy Roden qui réussit à paraître à moitié sobre et, plus surprenant encore, presque convaincant. Pour en revenir au sujet qui nous occupe, Greywick est un homme bien. À Eton, c'était le plus intelligent d'entre nous, vos frères compris, soit dit en passant. Moi non, mais je me place dans une autre catégorie.

Le vicomte ne put s'empêcher de rire.

— Je vous assure que nous vous mettions tous aussi dans une autre catégorie, lord Jeremy.

— Celle des bons à rien ? suggéra Betsy. Ou peut-être lord Jeremy avait-il déjà la détestable habitude de se pinter.

— Se pinter ? répéta l'intéressé en prenant cet air offusqué qui ne manquait jamais de l'irriter. Ce langage est indigne d'une jeune fille bien née. Et d'avantage encore d'un ange. Pardonnez-moi ce rappel, mais vous semblez avoir oublié l'auréole qui ceint votre tête.

Détail horripilant, Betsy ressentait une sorte d'énergie pas désagréable du tout dès que Jeremy Roden lui lançait l'un de ses défis dont il avait le secret. Un peu comme si elle s'éveillait soudain à la vie, même si elle se rendait compte que c'était idiot. Cet homme était une épave imbibée d'alcool, et pourtant...

— Il me semblait bien vous avoir aperçu dans la salle de bal, lord Jeremy, intervint le vicomte avant

qu'une repartie cinglante vienne à l'esprit de Betsy. J'ai été heureux d'apprendre que vous étiez revenu des colonies sain et sauf.

Peut-être Greywick n'avait-il aucune idée de ce que Jeremy avait enduré à la guerre – non qu'elle-même le sût précisément –, elle pressentit toutefois que le vicomte s'apprêtait à formuler l'une de ces banalités qui assombrirait le visage de l'ancien officier comme une tempête assombrit le ciel.

— Avez-vous vu comment lord Jeremy a abandonné la pauvre Mlle Peters à son sort au beau milieu du grand menuet ? s'empressa-t-elle d'intervenir.

Les yeux noirs de Jeremy se braquèrent sur Betsy qui vit avec soulagement l'exaspération reprendre le dessus sur cette expression indéchiffrable qu'il arborait parfois.

Enfin, l'exaspération ou peut-être l'aversion pure et simple.

Betsy lui offrit un grand sourire, histoire de l'agacer davantage.

Voilà des semaines, elle avait décrété que l'irritation valait mieux que l'abattement. Par chance pour Jeremy Roden, elle possédait un vrai talent pour énerver les hommes. Des années d'expérience auprès de frères insupportables.

Parth, son frère adoptif, avait été le premier à glisser un crapaud sous ses couvertures, sans doute avec la complicité d'Alaric. La deuxième fois, la culpabilité d'Alaric avait été incontestable, même si North était de mèche.

Tante Knowe l'avait aidée à éponger les flaques pleines de têtards gluants qui étaient mystérieusement apparues dans les lits des filles.

— Mon auréole m'a lâchée, expliqua Jeremy sans une once de regret. À moins de risquer d'assommer Mlle Peters, j'ai été contraint de quitter la danse.

Elle ne s'en est pas plainte, d'ailleurs. Je crois qu'elle n'appréciait pas de me voir tourner systématiquement dans le mauvais sens.

Le vicomte s'esclaffa. Il avait un rire agréable, Betsy devait l'admettre.

— Toutes ces heures de cours avec un maître de ballet auraient donc été vaines ? le taquina-t-il avant d'ajouter à l'adresse de Betsy : À Eton, nos maîtres pensaient que la danse était un savoir-faire essentiel, alors que nous autres élèves étions bien plus intéressés par l'escrime.

Jeremy Roden était large d'épaules, une carrure qui suscitait bien des gloussements stupides dans le salon des dames. La plupart n'avaient cure de ses piètres talents de danseur dès lors que ce beau mâle leur accordait un peu d'attention.

— Les leçons ne m'ont pas profité, lâcha Jeremy avec indifférence.

— Une honte pour votre maître de ballet, dit Betsy au vicomte. Il évolue dans une salle de bal avec la grâce d'un éléphant sur la glace.

Fidèle à lui-même, Jeremy se contenta d'un haussement d'épaules qui fit scintiller son auréole affaissée d'un côté. Betsy s'agaça de sentir son pouls s'emballer tandis qu'elle étudiait la façon dont la lumière jouait sur les surfaces anguleuses de son visage à demi plongé dans la pénombre. Ses cheveux sombres étaient striés çà et là de fils d'argent, même s'il ne pouvait être beaucoup plus âgé que North puisqu'ils avaient étudié ensemble à Eton.

Elle se força à rire.

— Voyant ce qui était advenu de votre couvre-chef, tante Knowe vous a traité d'ange déchu. Déchu n'est peut-être pas le terme adéquat. Flétri ? Apathique ? J'hésite.

Après un temps d'arrêt, elle ne résista pas à l'envie de l'aiguillonner, parce que... eh bien, pourquoi pas ?

— À moins que le qualificatif que je cherche soit plutôt... flasque, proposa-t-elle, en toute innocence. Oui, c'est ça. Flasque comme un escargot. Vous n'auriez pas un petit coup de mou, lord Jeremy ?

Les hommes détestaient les sous-entendus sur leur virilité.

Quelle griserie de se laisser aller à un peu d'imper-tinence grivoise ! Devant un prétendant, de surcroît. Pour la première fois en un an, c'était comme si elle était enfin libre d'être elle-même.

Jeremy se débarrassa de son auréole, puis observa le piteux accessoire qui pendouillait telle une fleur en manque d'arrosage avant de le jeter sur un fauteuil voisin.

— La distinction n'est pas votre fort, semble-t-il, riposta-t-il. Si vous voulez que Greywick vous épouse – lui ou n'importe quel gentleman digne de ce nom, d'ailleurs –, il va falloir faire un effort.

Si le vicomte avait été rebuté par sa pique douteuse, tant mieux. À l'évidence, c'était le genre d'homme à souhaiter une épouse aussi parfaite que lui.

Or, elle n'était en *rien* ce genre de femme.

À son grand étonnement, Greywick afficha un sourire serein.

— Je trouve lady Boadicea d'une parfaite distinction.

Ah oui ? Première nouvelle.

Ainsi, l'homme qu'elle trouvait aussi solennel qu'un juge de paix n'avait pas pris ombrage de sa petite taquinerie ?

— N'en faites pas trop quand même, Greywick, dans le genre puritain qui prend sur lui. Je retire ce que j'ai dit, lady Boadicea, bougonna Jeremy. Vous ne devriez pas l'épouser.

— Je n'ai rien d'un puritain, objecta le vicomte. En tant qu'ancien camarade de pension, ne devriez-vous pas plutôt défendre ma cause ? À moins que vous ayez vous-même des vues sur cette jeune personne ?

La question demeura comme suspendue entre eux juste assez longtemps pour que Betsy retienne son souffle. Puis Jeremy Roden éclata de rire.

Oui, éclata de rire.

Et comme si sa réaction n'était pas assez humiliante, il but une longue rasade à même la bouteille dont il étranglait le goulot.

Jeremy réfléchit à toute vitesse, tandis que l'alcool lui réchauffait le gosier. Pourquoi ne voudrait-il pas épouser Betsy ? Il lui fallait vite inventer une raison qui ne soit pas trop insultante.

Ce soir, elle était entièrement vêtue de blanc virginal, la couleur de prédilection des débutantes. Loin de pendouiller piteusement, son auréole à elle se dressait avec dignité au-dessus de sa perruque, inébranlable témoignage de sa vertu.

Or, avec ou sans auréole, Betsy n'était pas un ange, loin de là. Plutôt un beau petit diable impétueux, aux idées arrêtées et au caractère bien trempé.

Il n'avait nulle envie de l'épouser, ni elle ni personne d'autre du reste. Il était déjà bien en peine de gérer sa propre vie. En réalité, il était clair qu'il n'y parvenait pas puisqu'il résidait depuis plusieurs mois au château de Lindow et non dans son hôtel particulier à Londres.

— Jamais je n'épouserai une femme qui se fait appeler Betsy, affirma-t-il en abaissant la bouteille. Tout le monde sait qu'une Betsy est forcément une jeune fille adorable qui compose des bouquets de roses, a un amour immodéré pour les chatons et griffonne des mots d'amour dans son journal intime.

Unir la douce et modeste lady Betsy à un dépravé comme moi constituerait un inexcusable gâchis.

— Je n'ai rien contre les chatons, intervint Greywick.

À en juger par son ton, non seulement il était sous le charme de Betsy – l'imbécile –, mais il n'hésiterait pas à remplir sa maison de félins si elle en exprimait le désir. Le vicomte était séduit.

Non, pas seulement séduit. Ébloui.

Cette réaction était un peu surprenante de la part d'un homme aussi intelligent. D'un autre côté, Betsy avait subjugué tous les célibataires qui s'étaient présentés au château depuis qu'il y était arrivé, début septembre. Avec ou sans cervelle, ils s'étaient laissés ensorceler par ses sourires ravageurs et ses grands yeux bleus. Pour un esprit cynique comme celui de Jeremy, c'était la preuve que l'humanité était corrompue jusqu'à la moelle par un optimisme béat.

Quelle femme était aussi simple qu'elle s'en donnait l'air ? A fortiori une jeune aristocrate d'une bienséance aussi irréprochable que lady Boadicea Wilde.

La perfection était toujours un masque.

— Permettez-moi de clarifier mon point de vue, Greywick, dit Jeremy. Avec ou sans chatons, ne voyez pas un rival en moi. Je ne suis pas homme à prendre épouse. Et de toute façon, un duc aura toujours la préséance sur un marquis.

— Un titre ne détermine pas le choix d'un époux, fit remarquer Betsy d'un ton acerbe. C'est peut-être difficile à concevoir, mais en ce qui vous concerne, une femme aurait une myriade de raisons d'en choisir un autre.

Un homme moins observateur aurait pu se laisser piéger par la vision enchanteresse qu'offrait Betsy en cet instant : lèvres et joues rosées, petit menton délicat, grands yeux bleus innocents, qu'il avait vu s'assombrir lorsqu'elle était pensive.

L'incarnation de la candeur angélique.

Enfin, si on ne tenait pas compte de la farouche lueur d'indépendance dans son regard – ce que la plupart des hommes semblaient ne pas remarquer, les malheureux.

— Alors, que comptez-vous répondre à Greywick ? insista-t-il, ignorant son sarcasme.

Au vu du nombre d'écervelées qui avaient tenté de le séduire ou de le compromettre rien que la semaine passée, il n'aurait aucun mal à convoler en justes noces – à condition d'en avoir envie.

— À mon avis, vous devriez dire oui, reprit-il. Je vous ai regardée massacrer une cohorte de soupirants l'un après l'autre ces deux derniers mois. Franchement, c'est le meilleur du lot.

Il lut la réponse dans le regard de Betsy.

Pauvre Greywick. Un rejet pur et simple serait sans nul doute une expérience nouvelle pour lui.

— Vous résidez au château depuis deux mois ? dit le vicomte, l'air quelque peu mécontent.

Il ne semblait pas tout à fait convaincu par l'absence d'intérêt qu'affichait Jeremy à l'endroit de la fille aînée du duc.

— Lord Jeremy aide mon frère North à agrandir ses écuries, expliqua Betsy.

C'était aimable de sa part de taire la vérité.

Bien sûr, elle ne connaissait pas toute la vérité.

Un soir, alors qu'il devait rejoindre Parth dans les jardins de Vauxhall, il s'était retrouvé confronté à un stupide feu d'artifice dont les détonations évoquaient à s'y méprendre des canonnades. Il avait littéralement sombré dans un trou noir. Une semaine plus tard, il était revenu à lui au domicile londonien de Parth. Il ne se souvenait de rien.

Il n'avait pas encore réussi à surmonter cet épisode. Greywick opina du chef.